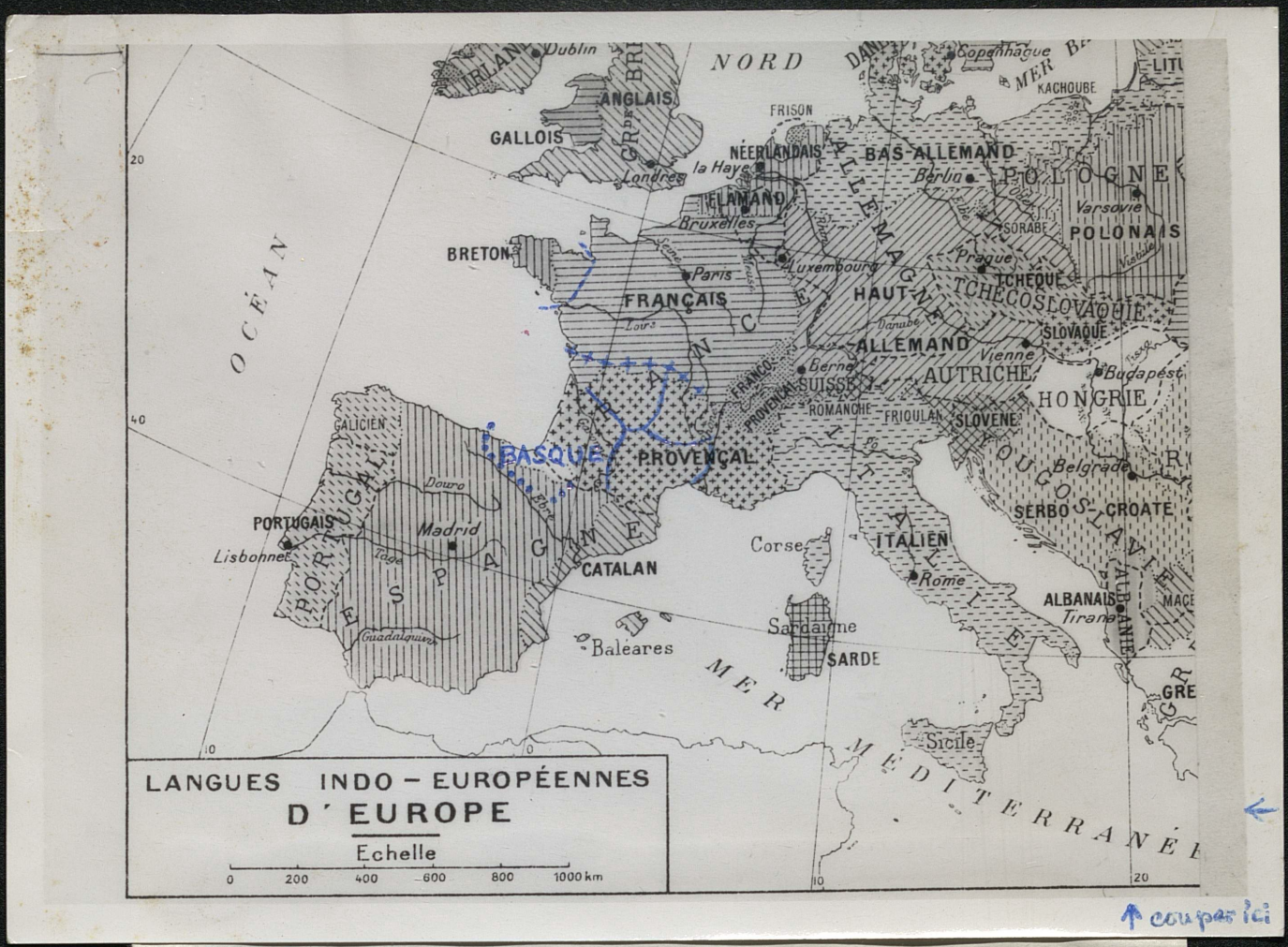
Erref. kodea: LAF-220-192 [62]

Izenburua: Hainbatetik jasotako lanak: Naert,

Pierre: *Lettre de Suède II. Pour que la France soit. verbe basque est-il passif*

Fig. 1. Circonscriptions d'action régionale et circonscriptions des directions régionales de l'I.N.S.E.E.
D'après La documentation française illustrée, janv. 1962.

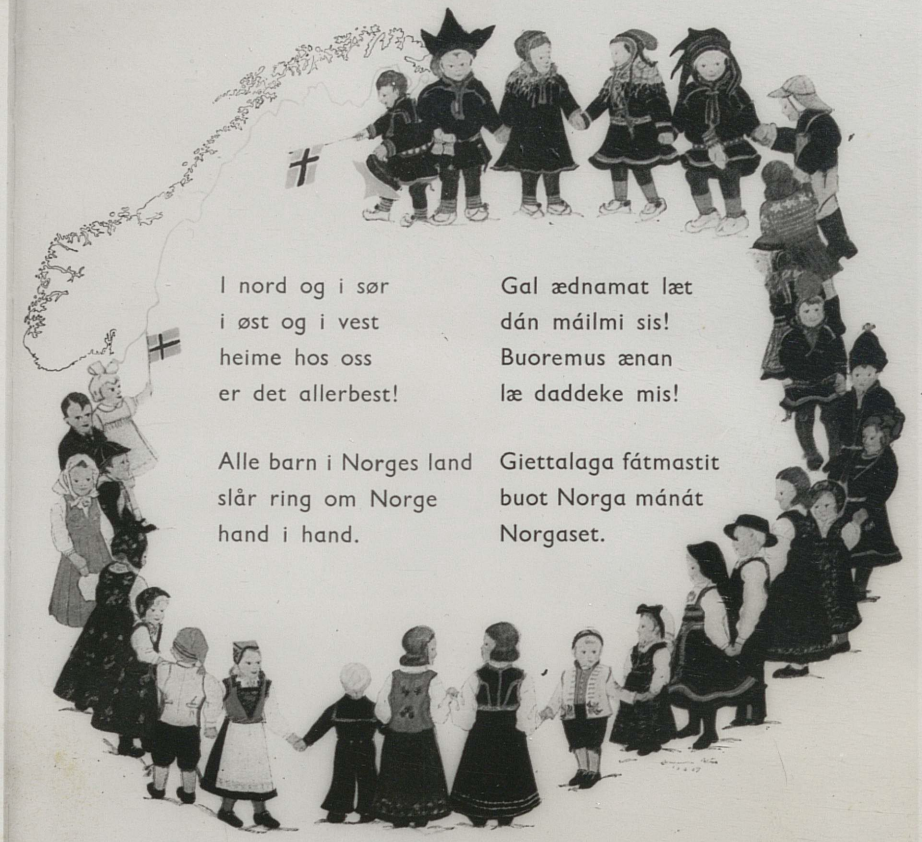


couper ici

Fig. 2. Carte linguistique de la France et pays limitrophes. - Fond de carte d'après Les langues du Monde, Paris 1952. Additions de l'auteur: ..... ancienne frontière du breton, +++++ ancienne frontière de l'occitan, ••••• ancienne frontière du basque, ——— limites des dialectes occitans: gascon, limousin, auvergnat, languedocien et provençal. Le terme de "provençal" de la carte doit être remplacé par celui d'occitan. Les limites des dialectes d'oïl, pratiquement éteints de nos jours, n'ont pas été tracées.

Norge er mitt — Norge er ditt!
Norge er vårt — Norge er fritt!
Her vil vi bygge — her vil vi bo.
Her vil vi leve — her skal det gro.

Nor'ga læ mu — Nor'ga læ du!
Nor'ga læ min — frid'dja dat læ!
Dás dát'tot árrot — sii'damet læ.
Dás dát'tot ællît — šad'dadit dan.



I nord og i sør
i øst og i vest
heime hos oss
er det allerbest!

Gal ædnamat læt
dán máilmi sis!
Buoremus ænan
læ daddeke mis!

Alle barn i Norges land
slår ring om Norge
hand i hand.

Giettalaga fátmastit
buot Norga mánát
Norgaset.

Fig. 3.

Lettre de Suède II

Pour que la France soit

La France sera provincialiste ou
ne sera pas.
Etienne Salaberry

Des articles comme celui dont est tirée l'épigraphe qu'on vient de lire, Défense des Langues et Cultures régionales dans Gure Herria 6, 1961, me procurent encore plus de joie que l'accueil fait à ma première Lettre de Suède en 1958. Ils montrent combien s'intensifie la lutte pour les droits des minorités et autres groupes ethniques sans statut propre.

Pour ceux de mes lecteurs qui ne le savent pas, qu'il soit dit une fois pour toutes que je ne me sais pas d'ascendance basque, mais que par contre mes veines ne charient pratiquement que du sang occitan et flamand-wallon et que je suis né à Albi. Je suis donc moi-même personnellement engagé dans la cause des minorités.

Etienne Salaberry commence son article par le rappel d'un texte historique, le manifeste Défense et Illustration de la langue française de 1549.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de rappeler aussi, aux membres du Conseil National pour la Défense des Langues et Cultures régionales récemment formé, un autre texte historique, la déclaration de la Convention du 15 prairial an II: "Citoyens, qu'une sainte émulation vous anime pour bannir de toutes les contrées de France ces jargons qui sont encore des lambeaux de la Féodalité et de l'Esclavage".

On se demande ce qui est le plus ahurissant: qu'en 1794 il y ait eu des politiciens responsables pour voter pareille déclaration, ou que celle-ci constitue encore la base de la politique linguistique du gouvernement français en 1962. Comment seul le français pourrait-il ne pas être un "lambeau de l'Esclavage", alors que c'est justement lui qui était la langue du pouvoir central qui à l'époque de la Révolution était le seul à exercer le pouvoir coercitif sociale que cette Révolution s'était proposé d'abattre! Et comment l'alsacien saurait-il être un "jargon", puisque c'est une forme de l'allemand, langue officielle de 90 millions d'individus!

Je puis souscrire à chaque phrase de l'article d'Etienne Salaberry, et l'objet de cette lettre est de montrer qu'il a encore plus raison qu'il ne le croit peut-être lui-même.

"De la langue abolie demeurent d'inguérissables cicatrices. - Les régions auxquelles la langue fut arrachée restent frappées de maladie. Un malaise inquiet couve dans leur subconscient", écrit Etienne Salaberry. Ceci n'est que trop vrai; il n'y a qu'à parcourir n'importe quelle province tant soit peu périphérique de France pour s'en rendre compte. C'est que, comme je l'écrivais déjà en 1958, ~~la~~ une langue n'est pas une collection d'étiquettes pour des notions préexistantes et partout identiques, mais est elle-même un système de notions, ~~toutes différentes de celles de n'importe quelle autre la~~ ~~qui sont~~ partout différentes. Or l'expérience aussi bien que la théorie montrent que cette originalité de la pensée survit très longtemps, comme tendance inconsciente, à l'extirpation de ses moyens d'expression. Et une tendance qui n'a pas le droit de se réaliser résulte comme chacun sait en complexes. Il faut un nombre de générations beaucoup plus grand qu'on ne croit pour qu'une langue imposée devienne la vraie langue maternelle d'une population frustrée de sa langue propre. Entre ithurri d'un côté et source et fontaine de l'autre (au sens qu'ont ces mots en français officiel moderne) il y a un monde - ne serait-ce que parce que le premier correspond aux deux autres indistinctement. Un basque en train de se laisser débasquiser ne sait trop comment répartir les emplois des deux termes français, qui par ailleurs - et c'est là le chapitre le plus tragique des changements de langue - n'évoquent pour lui que des notions des yeux et non des réalités de l'âme. Il transmet cette hésitation [et ce vide sentimental] à ses enfants, qui les transmettront aux leurs. Ça peut durer très longtemps.

Un air basque chante dans mon souvenir:

Maritxu, nora zuas ...

L'être humain n'est pas qu'un cerveau, et encore moins un cerveau de série. ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ Né de parents passés au français, toute mon adolescence j'ai souffert d'un sentiment vague que cet idiome n'était pas ma vraie langue maternelle - jusqu'au jour où j'en ai compris les causes, et c'est pour moi depuis quelques années un soulagement, un apaisement que je ressens même physiquement de réapprendre pendant mes vacances en Occitanie la

Et Gaston Bachelard se demande (La Flamme d'une chandelle, p. 42): "savons-nous bien accueillir dans notre langue maternelle les échos lointains qui résonnent au creux des mots?"

langue de mes ancêtres maternels, et avec un collègue belge ici à Lund le flamand de mes ancêtres paternels. Et je n'ai vraiment pas l'impression que ces études détériorent mon français - au contraire elles l'enrichissent.

Une langue superimposée ne peut devenir la vraie langue maternelle des populations dénationalisées qu'à condition de recevoir une empreinte profonde de la langue extirpée. Mais même cette provincialisation du français n'est pas acceptée par les milieux dirigents de notre pays. Le résultat - qui ne saurait être autre - est qu'un nombre immense de Français ont ce sentiment d'infériorité de ne jamais arriver à apprendre le français comme ils devraient le faire. Et comme par ailleurs on leur a enseigné la honte de leur langage naturel, que de toute façon ils n'ont pas le droit de s'en servir ou ne le savent plus, ces gens se sentent comme des deshérités. Si la propagande nationaliste avait été moins virulente, ce sentiment serait un sentiment de frustration, de discrimination, et il se traduirait par une tempête de protestations, mais cette propagande a été si efficace que ce sentiment est un sentiment d'infériorité sur toute la ligne. En fait - cas, je puis le garantir, unique au monde - c'est 90 % des Français qui sont dans cet état.

De plus, comme l'usage de la langue maternelle n'est vraiment bien établi et ancré de manière durable qu'à un âge relativement avancé - pas avant dix ans -, tout ce qu'on vient de voir entraîne comme conséquence qu'il n'est pas recommandable, ni même prudent, de commencer trop tôt l'apprentissage d'une autre langue (dont la langue nationale). Ici en Suède j'ai constamment l'occasion de constater combien les enfants de parents étrangers, que ceux-ci obligent à parler leur langue à la maison alors que naturellement ils parlent suédois (notez bien: un dialecte suédois) avec leurs petits camarades, sont en retard sur les enfants parlant seulement suédois sinon jusqu'à l'âge de 10 ans du moins jusqu'à celui de 8 ou 9.[1]

---

1. G. Hardy a dès 1931 dénoncé les "résultats déplorables" de l'usage prématuré ou exclusif des "langues de culture" (français, anglais, etc.) dans les écoles des pays coloniaux (voir International Education Review I, p. 442-449). Il est tragique pour les pays africains que les néo-colonialistes que sont leurs "libérateurs" n'aient pas compris cette chose élémentaire.

Mais venons-en à la phrase que j'ai choisie comme épitaphe: "La France sera provincialiste [dans la suite je dirai: régionaliste] ou ne sera pas". Ceci aussi n'est que trop vrai. Vingt-cinq années d'expérience de pays plus ou moins régionalistes m'en persuadent de plus en plus.

Le gouvernement français partage de nos jours avec la dictature franquiste l'honneur douteux d'être le seul en Europe occidentale à faire de l'évolution à rebours en matière d'organisation du territoire, et en particulier en matière ethnique et linguistique. Il va même beaucoup plus loin que cette dictature. En effet, si les "nationalistes" (= imperialistes) castillans sont furieux de l'existence des minorités galiciennes, basques et catalanes, je n'en ai jamais entendu aucun prétendre sérieusement que les langues de ces minorités étaient des jargons de sauvages. Et allez en Bavière: vous verrez sur le bord de la route, à l'entrée du pays, des écritaux "Freistaat Bayern" (Etat libre de Bavière) et vous n'entendrez que du bavarois. Allez au pays de Galles, et vous verrez tous les poteaux indicateurs en deux langues - ce n'est pas là que Larrun, le bon pâturage, serait défiguré en la Rhune! - et le gallois enseigné dans toutes les écoles. Allez au Groenland, et vous pourrez écouter les programmes de radio eskimo-danois et constaterez que la plupart des fonctionnaires danois savent aussi l'eskimo. Serait-ce que le basque représente une culture plus périmée que l'eskimo? Ou que le danois est un tel lambeau de la féodalité et de l'esclavage qu'il ne réussit pas à s'imposer?

Mais non seulement des pays sans cesse plus nombreux savent se régionaliser et se polycultiver, mais les frontières nationales aussi craquent partout, L'Europe est en route, et une Europe qui ne sera pas l'"Europe des patries", en tout cas pas au sens que notre Président donne à ce terme, mais une Europe des "régions naturelles", comme celles que l'on voit de nos jours sanctionnées ou rétablies de plus en plus sauf chez nous. Et cette Europe ne tolérera pas l'existence de frontières nationales coupant en deux des régions naturelles continues. Qui saurait donc être assez naïf pour croire que la France seule pourra rester en dehors de ce mouvement et maintenir sa politique actuelle de centralisation? Pour être admis à subsister, il faudra qu'un gouvernement français organise son territoire sur le modèle de la majorité. Une France régionalisée est la seule forme de France-patrie qui ait quelque chance de pouvoir se maintenir dans le cadre de l'Europe.

Certes, si les représentants des langues régionales ne sont pas consultés, ces régions seront surtout de type économique et géographique. Mais comparons une carte de ces régions et une carte linguistique (voir fig. 1 et 2): les deux sortes de frontières coïncident largement! Surtout si on remonte un peu dans le temps, jusqu'à l'époque où les langues régionales n'~~existaient~~ avaient pas encore reculé devant le français. Il n'y a là rien que de naturel, car tant que les hommes sont libres - et ils l'étaient encore très largement sous nos rois -, ils s'associent et élaborent leurs langues selon les lois de la nature.[1]

(note)

Qui oserait donc croire que dans ces conditions les 90 % de Français dont le français de l'Académie n'est pas la langue maternelle continueront à régler leur conduite sur la honte de leurs parlers naturels que la politique officielle leur a inculquée? Ce n'est pas une prophétie bien géniale que d'affirmer qu'ils retrouveront leur fierté naturelle et que chaque région emploiera pour l'usage interne l'idiome qui ~~lui~~ est ~~naturel~~ le sien - même s'il faudra à beaucoup le réapprendre.

Certes beaucoup de gens, même parmi les minoritaires, pensent que cette évolution sera prévenue par le fait que les "grandes langues de civilisation" permettent, dans le domaine interrégional et international, une communication plus large que les petites langues. Mais ces gens oublient trois choses: d'abord que c'est malgré tout avec ses voisins les plus proches que l'on a le plus souvent à communiquer; ensuite que le bilinguisme est même le trilinguisme est la choses la plus naturelle du monde quand il n'est pas combattu par l'école; enfin qu'il n'est pas toujours vrai que sur le plan international les grandes langues permettent une compréhension plus large que les petites. Notre pays ne compte pas moins de deux exemples éclatants de ce fait. A partir de leur dialecte alémanique les Alsaciens n'ont besoin que de quelques semaines d'adaptation au delà du Rhin pour apprendre l'allemand littéraire, avec lequel ils peuvent, en Europe, communiquer avec à peu près deux fois plus de monde qu'~~avec le~~ au moyen du français. Et alors qu'en ne sachant que le français un Occitan est aussi isolé dans le monde roman qu'un Français et qu'il est obligé de faire de longues études d'espagnol et d'italien s'il veut communiquer avec les usagers de ces langues qui ne savent pas le français - et c'est l'immense majorité -, en parlant

4 Voir l'article suivant.

1. La plupart des divergences entre la fig. 1 et la fig. 2 sont dues à ce que les auteurs du découpage en "circonscriptions" ont suivi les limites départementales et n'ont pas tenu compte des territoires d'outre-frontières.

occitan il est compris, de même qu'il comprend, après une période d'adaptation assez brève. Lors d'une enquête faite dans une école bilingue du pays de Galles, 91 % des élèves ont assuré qu'ils trouvaient utile de savoir le gallois[1]. Et le gallois est loin

1. Voir British Journal of Educational Psychology, General Section 19, p. 44-52 (1949).

d'ouvrir les horizons de l'alsacien et de l'occitan.

La solution aux problèmes de communication internationale n'est pas le triomphe des langues nationales sur les petites langues ni même leur enseignement intensifié, car ces langues nationales sont elles-mêmes beaucoup trop nombreuses pour qu'un même individu puisse jamais en apprendre un nombre suffisant. La solution est l'introduction d'une langue internationale auxiliaire. Or, pour être acceptée généralement, il faut que cette langue soit neutre, c'est-à-dire artificielle, et il n'y a absolument que l'esperanto et l'interlingua qui peuvent aspirer à cet honneur. Maintenant, que mes lecteurs veuillent bien se procurer des textes dans ces langues et me disent si elles ne ressemblent pas plutôt à l'occitan qu'au français. L'occitan est pour nous Français, non seulement, la clé du monde roman, dans lequel nous sommes les seuls à être isolés - tous les autres Romans se comprennent assez bien entre eux en parlant chacun sa langue -, mais il peut devenir la clé de la langue internationale à venir. Si l'idée en avait été lancée plus tôt c'est même une de ses formes qu'on aurait pu proposer comme langue internationale!

Qui peut donc penser, dans ces conditions, que c'est l'idée trois fois fausse que nous venons de voir qui triomphera?

Y a-t-il dans toute cette évolution quelque chose à regretter du point de vue "patriotique"? Non, car cette formule est la seule véritable forme de patriotisme, même au sens de patriotisme supra-régional. Le trait distinctif d'une vraie structure est en effet d'être autre chose et plus que la somme de ses parties. Or LA FRANCE ACTUELLE EST TRAGIQUEMENT MOINS QUE LA SOMME DE SES PARTIES. Alors qu'elle pourrait faire la synthèse d'un grand nombre des cultures les plus valables de l'Europe occidentale, elle ne fait qu'étendre l'aire géographique d'une seule culture, la culture

d'une seule région, en fait la culture d'une seule ville: Paris, culture de plus en plus déracinée, artificielle et isolée. Cette automutilation, cette monomanie, sont-elles le vrai patriotisme? Mes lecteurs auront déjà répondu.

Les perspectives d'avenir pour les petites langues sont donc à mon avis bien meilleures aujourd'hui qu'avant la guerre par exemple. Ceci ne veut pas dire que les minoritaires doivent attendre le sourire aux lèvres l'avènement de l'Europe régionale qui leur permettra d'être enfin eux-mêmes. Un malheur imprévu peut en effet retarder la réalisation de cette Europe et, comme on dit en suédois, dans bien des endroits la vache risque de mourir avant que l'herbe n'ait poussé. Nous devons pour cela continuer de lutter pour obtenir ce que nous demandons depuis déjà si longtemps et qu'on nous refuse toujours, la seule condition nécessaire au sauvetage de nos langues, et avec elles de nos cultures et de nous-mêmes: l'introduction de leur enseignement à l'école primaire.

+

Que notre Ministre de l'Education Nationale, qui recevra un tirage à part de cette lettre, veuille bien méditer sur l'image avec laquelle je termine pour cette fois-ci. C'est la reproduction de la dernière page du livre de lecture à l'usage des enfants lapons et norvégiens dans les écoles de la Laponie norvégienne. Ce livre est bilingue du début à la fin. Le texte de gauche est norvégien, celui de droite lapon. Il signifie:

La Norvège est à moi - la Norvège est à toi!,
La Norvège est à nous - la Norvège est libre!
Ici nous voulons bâtir - ici nous voulons habiter.
Ici nous voulons vivre - ici ça va pousser.

Au nord et au sud
à l'est et à l'ouest
chez nous
on est le mieux!

Tous les enfants de Norvège
font la ronde autour du pays
main dans la main.

Essayons d'en faire autant chez nous. Alors la France pourra être.

Pierre Naert

Pierre Naert

Le verbe basque est-il passif?[1]

La théorie de la passivité du verbe basque non intransitif[2], dont M. Lafon s'est fait, depuis plusieurs années, le champion conséquent et ingénieux, a convaincu à peu près tout le monde savant. Nous avons cependant fait l'observation que les Basques qui en ont connaissance n'arrivent pas à la faire coïncider avec le sentiment de leur langue. Tous ceux à qui nous avons posé la question, et qui possèdent le français ou l'espagnol suffisamment pour avoir un sentiment sûr de la différence entre actif et passif, ont été unanimes: Nous n'avons aucun sentiment du caractère passif du verbe basque. Ne serait- ce que pour cette raison, il nous paraît y avoir lieu d'examiner de plus près cette théorie.

M. Lafon conclut à ce caractère passif du verbe basque non intransitif (dans sa terminologie: verbe de 2e classe par opposition à verbe de 1re classe: nator 'je viens') au moyen du raisonnement suivant. Il compare (dernièrement dans le Bulletin de la Société de Linguistique de Paris L [1954], p. 218s.) les formes de 1re et de 2e classe

nator 'je viens'	et	nakar 'il m'apporte', d'où nakarK[3] 'tu m'apportes', etc.
dator 'il vient'	et	dakar 'il l'apporte', d'où dakarK 'tu l'apportes', etc.

etc.

et écrit (p. 219): "si l'on compare haurra dakar 'il apporte l'enfant' et haurra dator 'l'enfant vient', haurrak dakar 'l'enfant l'apporte' et haurrak ekarri 'apporté par l'enfant', on est amené tout naturellement à penser que la forme de 2e classe dakar 'il l'apporte' est construite passivement et signifie proprement 'il est apporté [par lui]'. La structure de cette forme apparaît comme passive. On peut superposer dakar et dator, nakar 'il m'apporte' à nator 'je viens'", etc.

Il y a là, à notre avis, un défaut de logique: On ne prouve pas la passivité d'une forme C en l'assimilant à une forme A et à une forme B, à moins d'avoir préalablement défini ces formes A et B comme passives. Or M. Lafon n'a jamais considéré dator comme une

---

1. Cet article doit paraître en français dans les Studia Linguistica de Lund (Suède).
2. J'emploie provisoirement le terme d'"intransitif" pour la simplicité de l'exposé: il désigne les verbes qui ne tolèrent pas d'expres-

Suite au verso!

sion de "patient" (nator 'je viens', etc.).
3. "Les indices personnels d'agent sont ici en majuscules" (Lafon, ibid.).

forme passive, bien entendu. Au contraire, il écrit, juste avant le morceau que nous venons de citer: "les verbes qui ne peuvent se construire qu'avec le nominatif sont, pour ce qui est de la diathèse, étrangers aux notions d'actif et de passif". Quant à ekarri, il nous dit à plusieurs reprises que les participes de ce type sont aussi bien actifs que passifs, c'est-à-dire (c'est moi qui ajoute) ni l'un ni l'autre. La source de l'erreur semble être la transposition en français, qui, si l'on veut dans la traduction de dakar maintenir le "il" de la traduction de dator "il vient", oblige à traduire passivement: "il est apporté". Mais en grec, ἀποθνήσκει 'il meurt' ne se met pas à signifier 'il est tué' lorsqu'on lui adjoint un complément d'agent comme dans ἀποθνήσκει ὁ βασιλεὺς ὑπὸ φονέως; il signifie toujours 'il meurt' et là on peut en fait traduire en français "le roi meurt de la main d'un assassin"[1]. La différence entre cette phrase grecque et la somme des matériaux basques est tout simplement que, dans la plupart des cas, les langues européennes ne nous permettent pas de traduire avec des expressions du type "il meurt".

La seule conclusion que l'on peut tirer de la comparaison de haurra dator 'l'enfant vient' et haurra dakar 'il apporte l'enfant' est que dator et dakar p e u v e n t avoir le même sens littéral, sens apparenté à ekarri, selon la deuxième comparaison.

Reste à fixer ce sens. M. Lafon, nous venons de la voir, définit dator comme un de ces verbes "étrangers aux notions d'actif et de passif". Ceci nous donne une marge assez large: il peut s'agir d'un i n t r a n s i t i f p e r s o n n e l o u i m p e r s o n n e l[2]. Il en va de même de ekarri. En partant de dakar la marge est encore plus large; nous ne pouvons donc pas emprunter ce chemin. Le problème devient donc: Quel est, au sein de la notion d'"intransitif personnel ou impersonnel", le sens littéral qui s'accorde avec tous les emplois de dator et de dakar?

On sait que ce qui se traduit en français par un sujet dans haurra dator "l'enfant vient" est à un cas non marqué, dit "nominatif", de même que ce qui se traduit par un objet dans haurra dakar "il apporte l'enfant" (ceci vient d'être dit), t a n d i s q u e ce qui se traduit par un sujet dans gizonak haurra dakar est à un cas marqué, par -k, dit "actif". Est-ce une raison pour traduire gizonak "par l'homme

1. Exemple emprunté à Hans Hendriksen dans Uppsala Universitets Årsskrift 1948:13, p. 72. L'article en question contient des remarques importantes sur le sujet de l'actif et du passif.
2. J'exposerai toutes ces notions dans un ouvrage en préparation: Le participe présent non-actif en islandais et en féroïen. Pour les raisons que l'on va voir je n'ai pas besoin de m'y arrêter ici.

where -a is the possessive suffix of the 3. sg.). Similarly the personal endings of the 'transitive' verb are actually possessive suffixes: takuvara: 'I see him' (lit. 'my sight'), takuvat: 'you see him', etc.; cp. arnara: 'my woman', arnat: 'your woman'. The Eskimo verb is in fact an action noun ....., and that explains why it is voice-less, besides being impersonal and intransitive".

Comme on le voit, l'identité syntaxique est totale. A partir du basque aussi on peut rendre plausible l'interprétation de gizonak comme un cas "génitivoïde". Cf. en effet les constructions évoquées par M. Lafon (p. 200s.): Zangoek amor bidean, où "zangoek est l'actif pl. de zango 'jambe'; amor 'fléchissement' est au nom. indéfini; bidean est l'inessif sg. de bide 'chemin'". M. Lafon traduit "mes jambes fléchissent quand je marche", mais le sens l i t t é r a l n'est-il pas plutôt "il y a fléchissement d e m e s j a m b e s sur le chemin"? - Itsasoak adarrik ez, "la mer n'a point de branches", litt. "il n'y a pas de branches d e l a m e r"? Et la superposabilité totale de dakar, dator e t a m o r 'fléchissement', mise à part la marque de la personne, n'engage-t-elle pas à poser la thèse de la nominalité du verbe basque? Bien d'autres circonstances y amènent aussi, dont M. Lafon lui-même signale plusieurs, par ex. dans ce passage (p. 204; les espacés sont de moi): "Les radicaux verbaux kanta et dantza, q u i s o n t i d e n t i q u e s a u x s u b s t a n t i f s s i g n i f i a n t 'c h a n t' e t 'd a n s e', ont valeur d'infinitifs de narration dans ..... konkorrek kanta, mainguek dantza 'les bossus de chanter, les boiteux de danser'; les deux substantifs sont à l'act. pl." Là encore le sens littéral n'est-il pas "<il y eut> chant de bossus, danse de boiteux"? Et, pour revenir à la "génitivoïdité" (si j'ose dire!) de l'"actif", la forme même de celui-ci ne nous invite-t-elle pas à une telle interprétation: suffixe -k alors que le suffixe du génitif locatif est -ko et celui du partitif (dont chacun sait les rapports avec le génitif dans nombre de langues) -ik?

La seule différence est qu'en eskimo takuvara 'je <le> vois' a manifestement le même suffixe possessif que arnara 'ma femme', tandis qu'on ne remarque rien de tel en basque: les substantifs ne sont possessivés ni au moyen de suffixes ni au moyen de préfixes. Mais cette différence ne peut-elle pas être secondaire et être ~~justement~~ une des manières choisies par le basque pour distinguer le verbe du substantif, originellement nator = "mon arriver" et "mon arrivée" indistinctement, aujourd'hui nator = "mon arriver" : nere etorria = "mon inspiration" (différence de sens secondaire)?

Je préférerais des exemples de sens plus parallèles !

FSC
MIXTO
FSC® C001636